

Une chronique en miettes

Robert Melançon

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Melançon, R. (1989). Compte rendu de [Une chronique en miettes]. *Liberté*, 31(3), 130–136.

REVUE DES REVUES

ROBERT MELANÇON

UNE CHRONIQUE EN MIETTES

Depuis que Jacques Réda en a pris la direction, un *carnet* non signé — c'est la prérogative du rédacteur en chef — a fait son apparition dans la *NRF*¹, à la fin des chroniques. Une page, souvent deux, jamais plus de trois. Je ne suis pas seul à y commencer ma lecture de chaque livraison. On ne s'y ennue jamais. Trois lignes suffisent, comme dans Montaigne et Cingria, pour qu'on reconnaisse un ton. On y lit à l'occasion une lettre de lecteur. Dans le numéro de décembre, l'éloge du cyclomoteur par M. Jean-Antoine F., représentant à Arc-et-Senans (Doubs), n'aurait pas déparé la prose de *Recommandations aux promeneurs*.

* * *

On ne publie pas en revue sans humilité: toute livraison est datée; la suivante la chassera. Le livre, qui aspire à l'éternité, tient un peu de la stèle funéraire. Les revues courent comme la vie, et passent comme le furet de la chanson.

* * *

*Trois*² avait pris une livrée noire à partir de son volume trois. On aurait pu craindre que cette austérité tînt du faire-part et que *Trois* eût décidé, cédant à une cabale rudimentaire, de ne pas dépasser le numéro trois de son volume trois. Comme pour dissiper ces vaines alarmes (ce sont les pires), le volume quatre s'offre en maquette une débauche de couleurs. Sur celle du numéro 2, daté de l'hiver 1989, un détail du *Portrait de Laura Battiferri*, de Bronzino, vaut qu'on s'y arrête. Des mains de femme, très fines, tiennent ouvert un livre; sur les pages qui nous sont ainsi proposées, on peut lire deux sonnets, de Pétrarque, bien sûr, puisque la dame se prénomme Laure; ils portent les numéros XLIX et CC dans l'édition Marazzan et Vianello. Un lecteur patient pourrait, à l'aide d'une loupe, y relever quelques variantes. Il s'agit vraisemblablement de délicates applications — ainsi disaient les rhéteurs — à la dame dont Bronzino nous présente le beau profil en fer de hache. Les peintres prémodernes avaient de ces subtilités que les nôtres n'ont plus, qui se satisfont de larges coups de pinceau à tant le mètre carré — c'est selon la cote et tout aboutit tout de suite au musée.

* * *

L'amateur de revues interrompt à intervalles sa lecture: il passe d'un texte à l'autre, d'un auteur à l'autre, d'une revue à l'autre.

* * *

— Vous n'allez quand même pas écrire votre chronique par fragments.

— Tiens, vous voilà! Et pourquoi m'en priverai-je? L'écriture coupée a bien des charmes.

- Dites plutôt qu'elle flatte votre paresse.
 - Je ne m'en cache pas. La vie de l'esprit exige des loisirs.
 - Et vous allez retomber dans les facilités du dialogue?
 - Puisque vous voilà, et que vous m'interrompez.
 - Interrompre des fragments: autant briser des miettes.
- Je file. Vous m'avez assez attrapé la dernière fois.
- Je saurai bien vous tirer de votre silence. Si je sèche, vous volerez à mon secours, ne dites pas non. Et puis je vous ferai bien piquer une petite crise.

* * *

Le *Courrier du Centre International d'Études Poétiques*³ consacre tout son n° 180 (novembre-décembre 1988) à des lettres du poète Maurice Blanchard. La bibliographie répertorie une quinzaine de titres entre 1929 et 1955 (si on exclut les rééditions) ainsi qu'un volume de la collection «Poètes d'aujourd'hui», dû à Pierre Peuchmaurd, paru en 1985. Avez-vous lu déjà des poèmes de Blanchard? J'avoue, pour ma part, que non. Pas encore: ces lettres donnent le goût d'y aller voir. Le 7 avril 1936, à Albert Ayguesparse:

Oui, «Ma sensibilité me dépasse, répondit la ronce». Vous êtes, avec Paul Éluard et Joë Bousquet, poètes chez qui j'ai trouvé un écho et j'en suis autrement fier que ne peut l'être Paul Géraldy de ses 800 000 asticots. Il y a un mur de fer entre le public et la poésie. Des deux expériences que j'ai tentées, il résulte ceci: que je ne publierai plus rien. Je ferai imprimer 25 exemplaires. J'aurai bientôt la matière d'un livre et je pense qu'en septembre ou octobre vous recevrez le 1^{er} des 25.

* * *

3. Centre d'Études Poétiques, Bibliothèque Royale, Boulevard de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles, Belgique.

*Matières*⁴ publie dans son n° 16 (hiver 1988), sous le titre «Contrainte par corps», un ensemble moins déconcertant qu'on ne le souhaiterait. Aux contraintes formelles auxquelles les textes se soumettent fréquemment (celles du sonnet, du lipogramme, du palindrome et ainsi de suite), Patrick Ravella a proposé de substituer des contraintes qui s'exerceraient sur le corps de l'auteur: «Douleur ou plaisir appliqués de façon expérimentale, privation de l'un ou l'autre des organes sensoriels, jeûne, insomnie volontaire, immobilisations articulaires étaient cités à titre d'exemple». Les textes qui en ont résulté ont la propriété de ne pas se distinguer de ceux qu'on peut lire autre part. On le sait par la crampe d'écrivain, les maux de dos, les picotements aux yeux et les migraines, une contrainte par corps a pesé sur tous les auteurs à l'exception de l'Esprit Saint, si toutefois les écrits qu'on lui attribue ne sont pas apocryphes.

* * *

Lire des revues, c'est s'adonner aux plaisirs d'une lecture coupée. On parcourt quelques pages, puis on passe à autre chose.

* * *

Les éditions le Griffon d'argile⁵ viennent de lancer *Archipel*. J'avais d'abord cru à une revue. Un avertissement d'André Gosselin, l'éditeur, m'a détrompé: voici le premier tome d'une collection d'ouvrages écrits en collaboration. Il m'a surtout découragé:

Fondée en 1969, la maison Les éditions le Griffon d'argile se proposait, en février 1988, de publier une œuvre litté-

4. Alain Wexler, «Le Genetay», Lucenay, 69480 ANSE, France.

5. 3022, chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy, Québec, G1X 3V6.

raire regroupant des textes d'auteurs québécois. Nous sollicitons alors de façon particulière la collaboration des professeurs de français au collégial, qui sont parmi les principaux intervenants qui assurent la pérennité des valeurs de la langue et de la culture au Québec.

Aïe! Des textes écrits par des «intervenants». On nous menace déjà d'un «second tome». Cela signifie-t-il qu'il n'y en aura pas de troisième? Peut-être, car rien n'est sûr sous la plume des «intervenants qui assurent la pérennité des valeurs de la langue et de la culture au Québec».

* * *

- Vous êtes bien injuste pour ces gens.
- Tiens, vous voilà de retour. Je savais bien que vous ne résisteriez pas.
- Enfin, vous vous arrêtez à quelques phrases de l'avertissement pour vous dispenser de lire l'ouvrage.
- Ce jargon de pédagogue me donne de l'urticaire.
- Les quatorze auteurs dont vous ne dites rien méritent mieux que ce dédain.
- Qu'en savez-vous?
- Vous-même, qu'en savez-vous?
- Rien. Cette entrée en matière m'a mis de trop mauvaise humeur. Je reprendrai *Archipel* quand elle aura passé.
- Vous êtes bien capricieux.
- Je ne lis des revues que par plaisir. C'est une chronique, pas un répertoire.

* * *

La rédaction de *Possibles*⁶ donne-t-elle dans un optimisme délirant? Le numéro daté de l'hiver 1989 (volume 13,

6. C.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4.

nos 1-2) porte le titre: «Il y a un futur». Rien n'est moins sûr que ce futur-là: songez un peu que chaque mois une zone boisée de 12 000 km² (deux fois l'Île du Prince-Édouard) est détruite⁷. Il est vrai que, selon Littré, «le futur est ce qui sera, l'avenir, ce qui deviendra». Si bien que s'il est sûr que le futur sera, la question reste entière de savoir ce que ce futur-là sera. Ce à quoi cherche à répondre *Possibles*. C'est ce qu'écrivent Gabriel Gagnon et Raymonde Savard en présentant ce numéro:

Notre revue a comme nom Possibles parce qu'elle tente de percevoir, pour aujourd'hui comme pour demain, les avenues de l'émancipation des personnes et des sociétés.

Je ne peux qu'applaudir, encore qu'à ces «avenues de l'émancipation des personnes et des sociétés» je préférerais peut-être quelque bricolage modeste, moins pavé de bonnes intentions. Il se pourrait que ce vocabulaire ne soit, à *Possibles*, qu'un reliquat vaguement nostalgique des slogans d'il y a vingt ou trente ans; dans la réalité, je veux dire dans les articles qui font le corps du numéro, on bricole assez entre «post-féminisme» et «postmodernité». À ceux à qui 220 pages d'essais et d'analyses prospectives donneraient le tournis, je suggérerais d'aller lire, vers la fin du numéro, les poèmes allusifs et ironiques de Gabriel Landry.

* * *

Francis Ponge est mort. Qu'il repose sous le fenouil et la prêle du pré. Ceux qui l'ont lu lui doivent le bonheur d'inoubliables formulations. La langue française retrouvait en lui son génie oraculaire, son infaillibilité.

7. Voir *Biosphère* (1673, avenue Carling, Ottawa, K2A 3Z1), mars-avril 1989, p. 27. Je cite cette excellente revue pour qu'on ne m'accuse pas de répandre des rumeurs alarmistes. Au lieu de vous désoler, plantez plutôt des chênes.

En attendant le numéro d'hommage que lui consacrera la NRF en février, que je n'ai pas reçu au moment de boucler cette chronique, je peux signaler dans le n° 24 de *L'Infini*⁸ (hiver 1988-1989) un bel hommage de Philippe Sollers et dans *Digraphe*⁹, un autre hommage, de Jean Ristat, ainsi que le texte d'un entretien inédit.

8. Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris.

9. Mercure de France, 26, rue de Condé, 75006 Paris.